

une habitude enracinée dans les cœurs depuis des siècles, de s'aimer bravement, loyalement, entre le château et les pêcheurs de Trévenec.

On avait pleuré, dans le village, à la nouvelle de la mort du dernier marquis ; et quand on l'avait descendu dans le caveau de ses ancêtres — l'unique caveau du petit cimetière — les simples pêcheurs sanglotaient comme si la mort leur eût pris un parent cheri.

Et, s'ils avaient été unanimes à blâmer la vieille marquise de faire enterrer la femme du marquis à l'autre bout du cimetière, ils n'en avaient parlé que bien bas, comprenant, après tout, le ressentiment que gardait la vieille contre la jeune, contre celle qui lui avait pris son fils, qui était cause de tout.

Et, la prière suprême dite sur les deux tombes, ils étaient retournés, eux à leurs filets, elle à son château. Et le vieux coré lui-même, qui avait essayé de lui porter les consolations du ciel, avait été repoussé.

... Elle entra dans le cimetière, passa avec népris devant la tombe de la femme de son fils et alla s'agenouiller sur le tombeau de son illustre famille, dont elle était seule à représenter le nom désormais, elle qui n'en faisait partie que par alliance. Elle avait la garde de ce nom et ne permettrait certes pas à un indigne de le porter...

Indigne ! c'est ainsi qu'elle appelait le pauvre enfant irresponsable, le dernier rejeton de cette famille, dans laquelle elle avait décidé qu'il n'entrerait jamais.

Elle avait pris une résolution terrible, qu'elle accomplirait sans faiblesse, sans remords ; rien ne saurait la toucher, puisqu'elle s'était pas laissée toucher par cette lettre de sa belle-fille :

« Madame,

« Au moment où s'ouvre le procès de mon cher époux, je viens implorer votre pardon, non pour moi, mais pour notre enfant, que la destinée va peut-être me forcer à abandonner : quel que soit le sort du marquis de Trévenec, je ne quitterai plus mon mari. J'entrevois une vie de souffrances, de privations, à laquelle je n'ai pas le courage de soumettre mon enfant. Entièrement dénuée de ressources, je n'ai même pas pu payer depuis deux mois sa petite pension, dans la maison où on me le garde à Jersey... Madame, je ne me suis jamais humiliée devant vous, je le fais aujourd'hui... Ayez pitié de mon enfant... Vous êtes mère... Madame, ayez pitié... »

Pitié !... Oui, elle aurait pitié ainsi qu'elle avait pitié de tous les enfants, mais ce serait tout. Comme chef de famille, elle demeurerait impitoyable ! Ne valait-il pas mieux laisser s'éteindre la famille que de confier le soin de son honneur au fils d'un assassin !

Elle avait quitté le cimetière, traversé le chemin d'un douanier et, placée dans l'anfractuosité d'un rocher, interrogeait de nouveau la mer.

— Enfin ! les voici !

Un bateau de pêche se rapprochait de la côte. Seulement, au lieu de se diriger vers le petit port, il arrivait droit sur la falaise, avec vent arrière.

— Mais il va se briser !

La marquise connaissait bien cet endroit, où la falaise plonge à pic dans une mer limpide, tapissée d'écueils, de « cailloux », disent les marins.

Comme s'il avait entendu, le bateau s'arrêta, on cargua ses voiles, et bientôt un canot se détachait du bateau de pêche et abordait aux pieds de la marquise, qui, pendant la manœuvre, était descendue de rocher en rocher jusqu'au bord de la mer.

Un marin d'une cinquantaine d'années, vêtu de son « ciré », sauta sur le rocher.

— Vous, Madame, ici !

— J'aimais mieux te voir ici qu'au château. Ici, nous sommes certains de ne pas avoir de témoins.

Il y eut un court silence. Le marin, après avoir levé les yeux pour saluer la marquise, regardait fixement la terre. La marquise contemplait le bateau de pêche, que des vagues un peu fortes secouaient.

— Le vent va changer, dit elle.

— Oui, Madame, avec le flot.

— Cela te permettra de repartir plus facilement.

— Ah ! Madame !...

Et un sanglot monta à la gorge du marin.

— Ne m'as-tu pas promis de m'obéir ? s'écria sévèrement la marquise.

— Madame, tout ce que vous voudrez !... Mais pas ce que vous m'avez ordonné... Ah ! si vous vouliez le voir, ce petit !

— Non !... — On te l'a remis sans difficulté ?

— Sans difficulté, sur votre lettre... Ah ! ça m'a remué ! C'est tout son portrait, Madame... Et gentil ! Je ne sais pas, Dieu ! comment sont ces petits êtres pour vous prendre le cœur.

Le marin se jeta à genoux sur la roche que des embruns balayaient sans cesse, et saisissait les mains de la marquise.

— Madame, je suis à vous, parce que j'étais à votre mari, et puis parce que j'étais aussi à votre fils... Vous ne voulez pas qu'on vous en parle de votre fils ; mais je l'aimais tant !... Tenez, on me prouverait que c'est vrai, cette accusation, et pour moi, ça na jamais été prouvé, mais enfin on me prouverait que c'est vrai, eh bien ! je l'aimerais tout de même... C'est moi qui l'avais fait marrer : quand il était haut comme ça, il n'y a pas de danger qu'il serait monté dans une autre barque que la miennne... et vous voudriez que je n'aime pas son petit ?... Ça en sera encore un fameux, celui-là, je vous le jure ! Il était si content sur l'eau !... Et maintenant je l'ai couché sur le pont, je lui ai fait un bon lit de cordages... Et il dort...

— Assez, Sulpice ! Rappelle-toi que tu m'as promis de m'obéir jusqu'au bout !

Elle ne voulait pas avouer, elle ne voulait pas s'avouer à elle-même que toutes ses résolutions mollissaient depuis que le bateau de pêche était là, cachant son petit-fils, la chair de sa chair.

— Ah ! vous n'auriez pas d'entrailles ! lui jeta Sulpice. Perdre tout ce qui vous reste de votre fils !...

— Tais-toi ! Et exécute mes ordres ! Quand on a un membre malade, il faut le couper ! Dieu l'a dit !

Il ne peut pas avoir dit une chose pareille, lui qui aimait tant les petits !

La douairière se détourna, enfin de cacher les larmes qui jaillissaient soudain de ses yeux. Et pour se redonner des forces, elle dû évoquer le souvenir de la mésalliance, de la femme qu'elle maudissait, le souvenir du crime commis par son fils...

— Non, non ! Il le faut ! Je le veux !... Ah ! s'il n'était pas le fils de cette femme !... Sulpice, écoute bien mes derniers ordres : allons relève-toi !

Mais il s'obstinait à demeurer à genoux, et serrant convulsivement la main de la marquise.

— Ah ! Laissez-moi vous dire encore... Si vous ne voulez plus de lui, permettez-moi de le prendre ! Ce qu'on rejette au château, le pauvre pêcheur peut bien le ramasser !... Je ne sais quels mots il faudrait dire pour vous toucher ; on ne m'a enseigné qu'à être marin, moi... Eh bien, il sera un pauvre marin comme nous... Il ignorera toujours qui il est... Personne, dans le pays, ne connaîtra la vérité... Mon fils qui m'a accompagné à Jersey ne sait pas, ne soupçonne même pas ce que ça peut être que cet enfant... Il n'y a donc que vous et moi... Et plus tard, quand vous verrez que c'est un brave et honnête Breton...

— Un tel sang est indigne de nous !... Assez !

Elle se raidissait, s'arc-boutait dans sa résolution prise.

— Tiens ! Voici une enveloppe qui renferme assez d'argent pour que la vie matérielle de cet enfant soit assurée. Ne pleure, pas sur lui, il ne souffrira jamais. S'il restait parmi nous, on ne pourrait pas toujours lui cacher qui il est, sa vie serait empoisonnée comme va l'être la miennne ; c'est la plus grande pitié que je puisse avoir pour lui que de briser les liens qui l'attachent à moi, à un nom à jamais déshonoré... Pars, Sulpice, voici le flot... Et tu feras ce que je t'ai dit : c'est la saison des bains de mer ; partout, tu trouveras des réunions d'enfants... Et que rien ne puisse te faire découvrir ! Mon mari m'a toujours dit que tu étais le plus rusé de ses quartiers-maîtres... Je compte sur toi. Mais, va, va donc ! Je le veux !

Il ne répondit plus ; il sanglotait, tout en se laissant pousser vers le canot.

— Ah ! mon Dieu ! puisque vous l'ordonnez : murmura-t-il en se jetant dans l'embarcation.

Et il pleurait ses avirons, pleurant, pleurant...

— Si vous aviez seulement consenti à le voir !

Ce furent ses dernières paroles ; il s'éloignait rapidement, la marée l'emportait.

La marquise était tombée à genoux, et maintenant elle sanglotait sans contrainte, son cœur se brisait.

— Seigneur, je vous ai consulté : vous m'avez dicté mon devoir, je l'ai accompli fermement ; mais appelez-moi à vous !... Que puis-je faire ici-bas ?... Mon enfant !... Mon petit-fils... C'est fini !... Jamais je ne l'embrasserai... Jamais...

Le canot avait rejoint le bateau de pêche. On appareillait.

La marquise poussa un cri épouvantable et tomba, évanouie, sur le rocher...

### III

#### L'ENFANT

... Une grande animation régnait, depuis le matin, parmi la population enfantine du Tréport. Grands et petits, petites et grandes, en faisant des pâtés sur le sable, parlaient fiévreusement de la belle après-midi qui se préparait : une séance de prestidigitation donnée par le célèbre Paul Moreau, et le bal habituel du jeudi.

Justement, Paul Moreau lui-même venait de descendre par les planches qui traversent le banc des galets et se promenait lentement sur le tapis de sable au milieu des bandes d'enfants. Et c'était une stupéfaction, car le Paul Moreau de cette année ne ressemblait guère à celui de l'année précédente.

Celui de l'année dernière était joyeusement vêtu d'un complet gris à l'anglaise, celui-ci était vêtu de noir ; celui de l'année dernière ne manquait jamais de plaisanter en traversant sa mi-gnonne clientèle, même de faire des tours ; et on contait, qu'une fois, il avait ouvert son portemonnaie, là, sans préparation devant des petites filles et un grand garçon qui le surveillaient attentivement, et que, de ce portemonnaie, il avait tiré une demi-douzaine d'éventails... Le Paul Moreau de cette année ne plaisantait avec personne : il se promenait très tristement et jetait de mornes regards sur les petits garçons.

Enfin, celui de l'année dernière traînait à la main un gentil bébé ; celui-ci était tout seul. Et sûrement, on le vit s'attendrir, tandis qu'il caressait timidement un enfant de cinq ans qui le reconnaissait.

Mais toutes ces remarques furent vite oubliées quand, l'après-midi, les enfants se trouvèrent entassés dans le Casino, au pied de l'estrade, se battant pour être au premier rang, les garçons bousculant les petits et les filles, et les filles et les plus petits appelant les mamans.

Et comme le tumulte grandissait, Paul Moreau dut intervenir avec sa haute autorité : deux grands diables de dix ans, vêtus de jerseys noirs, la peau du cou et des mollets aussi foncés que leur vêtement, voulaient chasser un petit garçon de trois ou quatre ans, que personne n'avait encore vu au Tréport, et qui défendait sa place au premier banc.

Tout redressé, les poings fermés, le visage en feu baragouinait, dans un bizarre langage mélangé d'anglais et de français qu'il ne céderait pas et qu'il n'avait pas peur !

— Comment, Messieurs, s'écria gravement Paul Moreau, vous n'avez pas de honte !

Gardez donc votre place, mon petit ami !

Le petit garçon le remercia d'un simple regard, et il demeura très sage, un peu effaré, jusqu'au moment où commencèrent les tours.

Paul Moreau se promenait de long en large sur son estrade, bavardant, amusant les bébés, leur contant des histoires merveilleuses, tirant de la poche de son gilet une coupe remplie d'eau, dans laquelle il faisait venir, par la seule puissance de sa volonté, une multitude de petits poissons.

Puis, d'une simple feuille de papier, transformée en corne d'abondance, faisant tomber une moisson de fleurs et la feuille de papier dûment tâchée et retournée, pour bien prouver qu'elle n'était qu'une simple feuille de papier, lui faisant produire encore un vase superbe empatant une azalée ; puis lisant dans la pensée de ses auditeurs ; opérant des calculs fantastiques...